

Les Rendez-vous du cinéma québécois

Élie Castiel

Number 171, April 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49903ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Castiel, É. (1994). Les Rendez-vous du cinéma québécois. *Séquences*, (171), 8–9.



Les Rendez-vous du cinéma québécois

Devant quelques longs métrages et une manne de courts et de moyens métrages réalisés au Québec au cours de l'année, il est difficile de croire à une crise de la production cinématographique. Bien entendu, la plupart des films faits par nos jeunes cinéastes sont, en majeure partie, des produits de leurs propres fonds.

Il est donc convenu de rappeler que l'enthousiasme que manifestaient les cinéastes présents aux premiers Rendez-vous s'avère contagieux une dizaine d'années plus tard. Et tant mieux, car nous sommes en mesure de parler d'une relève québécoise, une nouvelle vague de jeunes cinéastes qui, si l'on en juge par la qualité des productions proposées, annoncent le renouvellement de notre cinématographique nationale.

Comme à l'accoutumée, les rendez-vous ne sont pas uniquement axés sur les films, mais servent également de lieu de rencontre entre le public et les cinéastes, entre ces derniers et les membres des différents médias et, en fin de compte, l'événement donne l'occasion à des jeunes talents de présenter leurs produits.

L'ambiance est toujours chaleureuse, amicale, bruyante et, d'une certaine façon, brise la monotonie des longs mois d'hiver. Très souvent, s'asseoir à une table au foyer de la Cinémathèque et discuter avec des collègues, cela constitue une expérience enrichis-

sante très peu courante en dehors du circuit festivalier.

Les films et vidéos proposés cette année regroupaient une vingtaine de thématiques : de l'enfance à la vieillesse, en passant par le couple, la quête d'identité et l'imaginaire, sans oublier l'histoire, la politique et même le sida et la maladie.

Pour cet article, nous n'avons pas retenu les vidéos. Le temps que nous avons à notre disposition nous a permis de voir une dizaine de films que nous disposons en deux sections distinctes.

LES VÉTÉRANS

Pour notre grand bonheur, Frédéric Back, auteur de l'incomparable **L'homme qui plantait des arbres**, nous a offert **Le Fleuve aux grandes eaux**. Plus qu'un regard poétique sur la magnificence du fleuve Saint-Laurent, le film est une utilisation intelligente de l'art d'animation. Le texte de Jean Salvy et Pierre Turgeon accentue avec force la qualité du propos.

Des eaux du grand fleuve, Pierre Perrault nous transporte dans les grands espaces polaires de Sverdrup Pass, dans l'archipel arctique canadien, au nord du 80^e parallèle. Il faut avouer que, dans **Cornouailles**, le cinéaste nous a captivés pendant 55 minutes à voir des boeufs musqués se livrer des

combats ou jeter des regards inquiets à l'objectif de la caméra. Affichant son immense respect pour la nature, Pierre Perrault nous offre un film lyrique et passionnant, malgré la passivité de l'image et les quelques réserves qu'appellent le texte et la narration. La poésie est là, mais une surcharge de rhétorique rend le discours, après un certain temps, insoutenable.

De son côté, Jean-Daniel Lafond nous ramène en ville et nous rappelle que l'hiver est toujours présent. Malheureusement, il nous est difficile d'identifier le vrai sujet de **Tropique Nord**. Est-ce un film sur Michaëlle Jean ou sur la situation des Noirs au Québec? Les intentions sont bonnes, mais l'entreprise n'est sauvée que par la présence de mademoiselle Jean et l'intervention de Johanne Harrelle, la comédienne noire du film de Claude Jutra **À tout prendre**.

LES NOUVEAUX VENUS

Pierre Falardeau est un cinéaste qui n'a pas peur des mots. Excessif dans sa narration, il expose les membres de la bourgeoisie qu'il nomme *canadian* lors d'une réunion au Queen Elizabeth pour la fête annuelle du Beaver Club. Dans les années 70, **Le Temps des bouffons** aurait produit l'effet d'une bombe. Une vingtaine d'années plus tard, nous pouvons affirmer que tout a déjà été vu et entendu. Nous attendons **Octobre**.

Ann Arson a un avenir prometteur si ses futurs projets gardent le style et la maîtrise de **Manège**. Aidée de Benoît Dagenais, bête de scène et très convaincant à l'écran, la cinéaste sait déjà créer une atmosphère et donner à ses personnages des rôles sur mesure, plus vrais que nature.

Bruno Boulianne réussit, par la voie du documentaire, **Un cirque sur le fleuve**. Sur ce qui ressemble à une île déserte, Delphis et Monique Duhamel, un couple «non fictionnel» réserve une fête à chaque navire qui passe devant leur domaine. Le cinéaste a guetté

leurs moindres gestes et nous livre un document d'une grande richesse humaine et d'un humour adolescent qu'on croyait à jamais perdu.

Dans *Ave Verum Corpus*, le regard que jettent Louise-Marie Beauchamp et Alain DesRochers sur la société actuelle est critique sans compromis. Ce point de vue, illustré par des images parfois excessives, paraît plus proche du vidéoclip que de l'expression cinématographique. Mais au-delà de cette folie, que traverse un jeune couple d'adolescents, existe un espoir d'idéal, heureuse conclusion de cet essai poétique sur la condition humaine.

Si les réalisateurs de *Ave Verum Corpus* croient aux vertus de l'homme sur terre, Mario Bolduc pense, au contraire, que l'être humain peut, selon les circonstances, devenir cruel, calculateur et méprisant. C'est ce qu'il affirme avec une dose d'humour noir dans *Repas compris*, l'histoire d'une vieille dame mal aimée qui aura tout de même le dernier mot. Déjà, Bolduc s'affirme un excellent raconteur d'histoires.

On aurait pu dire la même chose de Claude Demers. Malgré les qualités techniques indéniables et la présence d'excellents comédiens, *Une nuit avec toi* souffre du malaise que le cinéma actuel ne peut se permettre : la lenteur. On soulignera également une tendance à faire bon chic bon genre.

Et finalement, dans *Poulette*, de vieilles chansons du répertoire français servent de toile de fond musicale à une histoire d'amour inusitée entre un jeune homme censé être normalement constitué et une poulette⁽¹⁾ qui n'éprouve pas les mêmes sentiments affectueux à son égard. Bizarre, irrévérencieux, et d'une drôlerie irrésistible, le film de Daniella Jovanovic et Pierre Ayotte se démarque totalement des autres productions proposées.

Élie Castiel

(1) Oui, il s'agit bien de volaille.

Rendez-vous avec des jeunes cinéastes

C'est durant les Rendez-vous du cinéma québécois que j'ai rencontré quatre jeunes cinéastes bourrés de talent. Comme ils ont tendance à ne voir que les erreurs dans leurs films, les commentaires de la critique et du public leur permettent d'apprécier leur travail et de le regarder sous un nouvel angle. Dans leur propos, ils n'hésitent pas à parler de leur cheminement artistique. Passionnés par le sujet de leur production et dotés d'une sensibilité à fleur de peau, ils se laissent la plupart du temps guider par leur intuition.

Martine Rainville

ARTO PARAGAMIAN

Séquences — Quel sentiment vouliez-vous exprimer dans *Because Why?*

Arto Paragamian — Je voulais exprimer avec humour une sensation de vide et d'espace entre les gens que l'on remarque présentement dans votre société.

— Dans l'écriture de vos personnages, je remarque un travail d'observation important.

— Puisqu'il s'agit d'un contexte socio-culturel différent du mien, je peux voir une société avec une distance critique. Je viens de la culture arménienne qui est plutôt chaleureuse et où les gens s'expriment tout le temps. Ici, ce n'est pas du tout la même chose. C'est peut-être à cause du manque de structure familiale que des gens n'ont pas appris à communiquer ou ne peuvent pas établir facilement une relation plus intime avec les autres. On n'apprend pas cela à l'école mais dans sa famille.

— Comment avez-vous dirigé vos acteurs et actrices?

— Mon plus grand problème était de réduire leur jeu. Parce qu'ils aiment jouer, ils ont tendance à en ajouter. C'est normal qu'au cinéma tout soit dramatique et passionné, parce que les gens veulent créer ce genre d'image. Mais moi, j'ai fait le contraire. J'ai voulu créer une image anti-passion et anti-drame.

— Comment avez-vous écrit ce film?

— Je ne l'ai pas commencé avec une idée précise. Pendant deux ans, j'ai tout simplement écrit des scènes pour ma thèse de maîtrise. Tout venait de mon imagination instinctivement. Je n'ai pas fait de recherche particulière. Les relations archétypes telles que mari-femme et parents-enfants n'ont souvent inspirées. Je ne les approfondis pas, mais le bagage est là. Et j'ai souvent demandé l'opinion aux personnes qui ont lu le scénario.

— Comment s'est déroulé le tournage?

— J'avais beaucoup de comédiens et de comédiennes, ainsi que beaucoup de lieux de tournage. Tout cela coûte cher et j'avais un budget de 1,3 million de dollars. Ce qui n'était pas merveilleux, parce que tout le monde était très fatigué à cause des déplacements. On a couru vingt-deux lieux de tournage en vingt-neuf jours. On n'a pas eu le temps de penser! Répartir ce travail en 35 jours aurait été l'idéal.

— Et qu'en est-il du montage?

— J'avais une idée très stricte du film. Mais le montage, quelle merde! Pendant quatre mois, je me suis demandé ce que je ferais avec cela. De toute façon, que ce soit le montage, ou le tournage ou n'importe quoi, j'ai passé deux semaines à haïr, puis deux semaines à aimer ce que je faisais. C'est toujours comme cela et c'est comme cela pour tout le monde.

— Avez-vous un cinéaste fétiche?

— Woody Allen était pour moi presque Dieu, jusqu'à ce que je me rende compte qu'il n'est pas Dieu, mais un homme très intelligent. Il a un sens de l'humour très développé. Très cultivé, il a plein d'idées. Il pose un regard très différent et très pertinent sur les choses de la vie. Et je souhaite un jour poser

un regard aussi pertinent que lui sur les choses.

— Vous sentez-vous près du cinéma de Allen?

— J'ai des points communs avec le cinéma de Allen. Il y a de l'humour dans mes films. Et Allen montre les complexes de l'homme moderne comme un être paranoïaque, hypocondriaque, etc. Ce que je fais. Mais il y a une différence majeure entre le cinéma de Allen et le mien. Je suis un formaliste et Allen ne l'est pas. Je suis très soucieux des détails, alors que Allen ne l'est pas autant. Donc la forme du cinéma de Allen semble beaucoup plus naturelle, tandis que celle de mon cinéma demeure très artificielle.

— Y a-t-il d'autres cinéastes qui vous inspirent?

— Stanley Kubrick, François Truffaut, Charlie Chaplin. J'aime beaucoup le contrôle de Kubrick; il est très précis. Et puis j'aime bien les fantasmes de Fellini, l'humanisme de Charlie Chaplin et, bien sûr, de Woody Allen. Je n'analyse pas leur cinéma, je l'absorbe, j'en suis partiellement conscient. Et ce que j'aime particulièrement de Tati et de Kubrick, c'est qu'à tout moment, chaque image éclate avec beaucoup d'énergie. Et c'est cela que je veux arriver à faire.

